



HAL
open science

Fabrice Dannequin Introduction à Joseph Alois Schumpeter. Une théorie du capitalisme

Fabien Tarrit

► **To cite this version:**

Fabien Tarrit. Fabrice Dannequin Introduction à Joseph Alois Schumpeter. Une théorie du capitalisme. Revue Française de Socio-Economie, 2022, 28 (1), pp.222-225. hal-03918851

HAL Id: hal-03918851

<https://hal.science/hal-03918851v1>

Submitted on 2 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fabrice Dannequin *Introduction à Joseph Alois Schumpeter. Une théorie du capitalisme*, Classiques Garnier, 2022, 528 p.

Le nom de Joseph Alois Schumpeter est rapidement mentionné dès qu'il est question d'innovation, voire d'entrepreneuriat. Ce sont en effet des concepts-clé de sa pensée, mais il serait profondément injuste de le réduire à cela, tant son œuvre est foisonnante. Si « [s]a vie [...] a été jalonnée d'épisodes douloureux voire d'échecs » (p. 11), il n'était pas pour autant marginalisé : ses conférences faisaient salle comble et il a occupé un poste de professeur à l'Université de Harvard, où il a eu notamment pour étudiants Paul Samuelson, Paul Sweezy, Nicholas Georgescu-Roegen, James Tobin. Pour autant, si de nombreux travaux existent à propos de Schumpeter, ils ne semblent pas – en quantité pour le moins – à la hauteur de sa contribution. En particulier, son analyse du capitalisme méritait d'être présentée de manière claire et accessible. Cette tâche est à présent réalisée avec le livre de Fabrice Dannequin. Si le travail d'édition paraît inabouti, cela n'enlève rien à la qualité et la grande richesse de l'ouvrage, qui vise à restituer, non pas l'intégralité de la pensée de Schumpeter, mais sa lecture du capitalisme et de son évolution. Celle-ci est présentée en cinq chapitres qui portent sur les institutions, la dynamique, l'entrepreneuriat, l'État et le temps long. Notons que si le texte de Fabrice Dannequin a tout d'une restitution fidèle de la pensée de Schumpeter sur le capitalisme, il n'en conserve pas moins une certaine distance par rapport à son objet – concernant notamment la personnalité de Schumpeter, qui avait une haute opinion de lui-même, convaincu que « sa propre théorie constitue [...] l'acmé d[u] progrès » (p. 90) de la pensée théorique – et il ne se prive pas de lui porter un certain nombre de critiques.

Des vertus attribuées au capitalisme

F. Dannequin met l'accent sur le fait que Schumpeter est sans ambiguïté un défenseur du capitalisme, au sens où il est le cadre permettant de valoriser le développement, à travers l'innovation, tout en assurant que « Schumpeter n'aurait pas grand-chose à dire de la performance du capitalisme » (p. 372). À vrai dire, c'est d'une façon idéaliste qu'il le conçoit, moins comme un mode de production que comme « une civilisation, une culture transformant les mentalités, les 'conduites de vie' de toutes les classes sociales » (p. 380-381). Il est d'ailleurs persuadé que « ce sont les acteurs privés qui sont capables d'agir avec une vision de long terme et donc les principaux moteurs de l'économie et du progrès » (p. 436). La force de sa contribution est également sa conception de l'histoire du capitalisme comme celle d'une instabilité, la fameuse destruction créatrice, qui implique le besoin d'institutions, parmi lesquelles la propriété privée et la garantie de celle-ci par un ordre légal, ce qui est spécifique au capitalisme, puisque « [d]ans le système féodal [...], selon Schumpeter, il n'y a pas d'État » (p. 275). Cependant, les innovations, le progrès technique et les institutions doivent s'adapter à l'ordre naturel, car « [i]l s'agit [...], pour l'État, de ne pas nuire » (p. 295), ou d'avoir un « impact nul sur la vie [...] des affaires » (p. 300). C'est ainsi dans l'opposition entre État et marché (sans le distinguer clairement avec le capitalisme) que s'inscrit Schumpeter puisque F. Dannequin lui prête l'affirmation que « l'accroissement de l'acceptation de l'impôt [...] s'accompagne d'un amoindrissement du consentement au capitalisme [dont la] disparition peut déboucher sur le socialisme et donc sur un accroissement du rôle de l'État » (p. 311), sachant que l'État ne saurait être toléré que tant qu'il soutient le capitalisme ou du moins ne le perturbe pas.

Pour Schumpeter le capitalisme doit être pur, et il déplore même la simple idée d'« un capitalisme guidé » qui ressemble fortement au socialisme » (p. 350), qu'il associe à un État centralisé. Il est vrai que le capitalisme s'est transformé au tournant du XX^e siècle par un triple mouvement de concentration, financiarisation et internationalisation, qui l'éloigne de la forme que privilégie, la profusion de petites entreprises potentiellement innovantes. Cela dit F. Dannequin met bien l'accent sur le fait que Schumpeter raisonne en termes de classes, tout en indiquant son camp, puisque selon lui « l'accroissement du pouvoir des ouvriers constitue un danger pour les libertés bourgeoises » (p. 443). C'est la raison pour laquelle il s'oppose au socialisme, jugeant le « gouvernement du peuple

par le peuple [comme] impossible voire illusoire » (p. 74), et il déplore que « [l]e “compromis fordien” [...] constitue [...] un pas vers le socialisme » (p. 86). Il est d’ailleurs pessimiste – « les bourgeois n’ont pas su s’allier ou proposer un personnel politique capable de rassembler les suffrages en proposant un programme légitimant le capitalisme » (p. 439) – et il accuse « les intellectuels (ou une partie d’entre eux) [de] délégitimer le capitalisme et orienter le mouvement ouvrier » (p. 441). Il semblait également en rupture avec certaines formes de consensus moral auxquelles sont parvenues les sociétés occidentales : il a beau promouvoir l’innovation, il met un accent prononcé sur l’importance de la discipline et de la hiérarchie et se méfie du progrès, qu’il s’agisse du droit des personnes à disposer de leur corps – il était « critique des innovations contraceptives » (p. 428) et s’associait en ce sens au combat de la hiérarchie catholique –, du rôle des femmes – il était favorable à ce qu’elles « reste[nt] à la maison pour assurer leur fonction de mère de famille » (p. 454) – ou des droits des salariés – favorable à ce « que la loi “s’occupe” de “désarmer les syndicats” » (p. 446) s’ils ne favorisent pas « la coopération avec le patronat » (p. 447), il s’opposait à une « hausse des salaires qui réduit la quantité d’emploi par unité produite » (p. 297) et à « l’indexation des salaires sur les prix » porteuse d’un « cercle vicieux » (p. 380). De toute évidence, les questions de distribution et de justice sociale ne le préoccupaient pas, conditionnant toute politique sociale, dont il pointait le potentiel destructeur, « à la dynamique entrepreneuriale et au niveau de richesse de la société » (p. 347).

La figure messianique de l’entrepreneur

Pour Schumpeter, « [l]e “moteur”, le mouvement essentiel à la transformation du capitalisme » (p. 25) n’est pas à trouver dans l’accumulation primitive (Marx), ni dans un nouvel esprit (Sombart, Weber), ni dans la technologie mais dans l’entrepreneuriat, incarné par « une nouvelle classe bourgeoise » (p. 425), un « essaim d’Entrepreneurs [...] héroï[ques] » (p. 114) dotés d’une rationalité radicalement différente de celle de l’agent néoclassique. Chaque entrepreneur est singulier. Il n’est pas celui qui assume le risque (Cantillon), il n’est pas un savant (Saint-Simon) ni un gestionnaire (Walras, Say), il « n’est pas [non plus] sous l’égide des lois du capitalisme » (p. 226) même s’il est son personnage le plus haut en couleur. Il est un « homme d’affaires [auquel] il ne faut pas nuire » (p. 290) et qu’« il s’agit de ne pas entraver, de ne pas désinciter [...] à entreprendre » (p. 297). Schumpeter ne se contente pas de mythifier la figure l’entrepreneur, il ne semble pas dérangé que « l’entrepreneuriat ne condui[se] pas à la sélection des individus les plus ‘moraux’ » (p. 353), ni qu’il soit un potentiel manipulateur doté de « leadership comme une action sur autrui, comme la capacité d’entraîner les autres pour réaliser son projet » (p. 232), ni qu’il s’inscrive dans de profondes inégalités – seules certaines personnes sont dotées de cette vertu – « une injustice [qui] s’avère un puissant moteur de l’évolution » (p. 371). Il semble en revanche déplorer que « [l]’homme ordinaire [...] n[e soit] pas “énergique” » (p. 222) et « fonde sa théorie sur les inégalités biologiques » (p. 19), peut-être sous l’influence d’auteurs proches du fascisme, tels que Pareto, Michels ou Mosca. C’est d’autant plus troublant qu’il « insiste sur l’importance de l’héréditarisme et, en particulier, sur l’eugénisme galtonien, support d’une conception inégalitaire des hommes » (p. 250). Le raisonnement de F. Dannequin à ce sujet aurait certainement été plus convaincant s’il avait fourni plus de sources sur le rôle de l’approche de Galton dans la pensée de Schumpeter – d’autant qu’il a déjà écrit sur ce sujet¹ – et le fait que de telles conceptions étaient fort répandues dans certains milieux intellectuels en Europe au début du XX^e siècle relativise la conception schumpétérienne de la hiérarchie sociale. À ce titre, Schumpeter semble pour le moins entretenir une confusion entre les catégories du pouvoir, et il est notamment difficile de comprendre comment « [l]a position sociale des bourgeois s’affaiblit en même temps que le pouvoir des grandes firmes et des organisations croît » (p. 422) alors que les bourgeois eux-mêmes sont les propriétaires des grandes firmes. De même, le capitaliste est assimilé au capital bancaire, et se voit attribuer la responsabilité d’endosser le risque, au sens où le crédit serait l’accoucheur de l’innovation, un peu

1 F. Dannequin (2012), « L’influence de l’eugénisme galtonien dans la pensée de Joseph Alois Schumpeter », *Interventions économiques*, n°46 [En ligne].

comme le prolétariat est chez Marx l'accoucheur du socialisme. Toutefois si la distinction est évoquée avec l'affirmation que « [s]i les banquiers étaient au cœur du capitalisme, les innovations seraient bien moins fréquentes » (p. 63), il semble que pour Schumpeter, le capital financier comme fusion entre capital industriel et capital bancaire, tel que décrit Lénine, Luxemburg ou Hilferding, n'occupe pas une place majeure, mais se contente de « joue[r] un rôle d'intermédiaire entre les propriétaires des facteurs productifs et les Entrepreneurs » (p. 208).

Des filiations mal assumées

De toute évidence, Schumpeter a entretenu un dialogue théorique avec ses contemporains, il s'est approprié les influences de certains des courants auxquels il a été confronté. Si ses travaux ont succédé à la révolution marginaliste, il ne l'a pas faite sienne intégralement, tant la figure de l'agent rationnel est éloignée, voire même antagonique, à celle de l'entrepreneur, tant la concurrence à laquelle il est favorable n'est pas « la concurrence "bienveillante" des néoclassiques ou des Autrichiens » (p. 50). Cela dit, il raisonne en termes de rendements décroissants, ce qui le rapproche autant de la tradition ricardienne que néoclassique, et s'il n'apprécie guère la socialisation des terres que défend Walras, il est tout-à-fait admiratif de sa théorie de l'équilibre général et de sa défense de la propriété privée. C'est ainsi que l'affirmation de F. Dannequin que « Schumpeter est un hétérodoxe qui prend au sérieux les savoirs développés en dehors du champ de l'économie » (p. 87) nous conduit à nous interroger sur la nature même de l'hétérodoxie. S'agit-il pour en relever de se déprendre du cadre déductif formaliste avec usage des mathématiques et de l'étude du comportement individuel optimisateur, ou de la défense de l'existant, en l'occurrence le capitalisme ou le marché ? Il n'est pas évident à nos yeux que Schumpeter « s'[...] éloigne » (p. 467) de l'orthodoxie. Il est également difficile de le classer au sein du courant autrichien – il ne défend pas l'existence d'« une tendance téléologique vers un idéal, vers des transformations issues d'une sélection "hayékienne" » (p. 35) –, même si ses critiques de la théorie néoclassique peuvent l'en rapprocher à certains égards. Il possède également une certaine singularité sur les questions monétaires puisque, contre Marx mais aussi contre Walras, Jevons, Wicksell, Mises... il « rompt [...] avec les théories de la monnaie-marchandise et avec l'approche en termes de fonctions de la monnaie » (p. 52). Il ne voit pas la monnaie comme un moyen de satisfaction des besoins ni comme une valeur d'échange.

Paradoxalement, on peut s'aventurer du côté de Marx pour trouver une ascendance théorique, peut-être comme une filiation inassumée, tant Schumpeter s'oppose aux conclusions auxquelles parvient son prédécesseur. Si son amitié avec Rudolf Hilferding ne saurait constituer une preuve de cette filiation, elle n'en témoigne pas moins d'un réel intérêt, visiblement contrarié. Ainsi il déforme la théorie de Marx en lui reprochant d'attribuer aux rapports économiques la détermination unique, tant il « ne s'inscrit [pas] dans une perspective marxiste [et] réfute [...] le déterminisme technologique » (p. 66). Il s'oppose à la lutte de classes marxienne, et regrette ainsi « la mise à l'écart de la coopération » (p. 431), mais c'est moins pour nier l'existence d'affrontements de classes que pour « déplace[r] le conflit marxiste de la répartition entre les prolétaires et les capitalistes, vers une confrontation entre les entrepreneurs et les banquiers » (p. 234), accordant la priorité dans son approche ainsi une lutte interne à la classe dominante à une lutte entre classes dominée et dominante, ce qui n'est pas sans faire allusion à la distinction entre capital bancaire et capital financier évoquée précédemment. F. Dannequin insiste fort justement sur le fait que Schumpeter semble gêné de parvenir à certaines conclusions similaires à celle de Marx, notamment sur l'absence de pérennité du capitalisme, et il cite Uzinidis pour qui « Schumpeter donna raison à Marx pour qui les rapports de production capitalistes deviennent à partir d'un moment socialement inappropriés » (p. 331). Cependant cela ne tient pas pour Schumpeter à une déstabilisation endogène mais plutôt à la perte d'influence des entrepreneurs en raison du phénomène de bureaucratisation, comme « nouvel habitus qui va tarir la force du capitalisme : l'entrepreneuriat » (p. 350). Schumpeter cherche alors à contourner ce qui est pour lui une impasse en s'accrochant à des options pour le moins incertaines, notamment en désignant la « [d]octrine sociale de l'église [comme] une potentielle alternative au

socialisme centralisé » (p. 27), et si on se demande ce qui distingue les « *deux Schumpeter* » (p. 410), il se peut que le second, pour qui « *le socialisme centralisé n'est [...] pas à coup sûr l'héritier du capitalisme* » (p. 443), soit gêné par les résultats du premier qui concluait à l'inévitabilité du socialisme. En tout cas, l'un comme l'autre craignent une révolution brutale, une concession que lui fait Fabrice Dannequin en citant Jérôme Grondeux pour qui Marx et Engels « *ont prôné la nécessité de la violence* » (p. 431), tout en voyant chez Marx et Engels « *l'évocation d'un passage graduel* » (p. 430), comme si la conception marxiste de la violence politique pouvait économiser une confrontation avec les faits historiques.

F. Dannequin démontre l'ampleur de l'œuvre de Schumpeter, et si l'on ne peut pas lui reprocher de ne pas avoir de théorie complète sur la monnaie, sur la propriété ou sur les classes sociales, on peut remarquer qu'il n'a pas construit de philosophie ni de sociologie... quoi qu'en dise F. Dannequin. On peut également s'interroger sur certaines formes d'aveuglement de Schumpeter notamment sur la crise de 1929, qui le laisse « *indifférent* » (p. 287), et qu'il envisage comme un « *processus normal de résorption des déséquilibres [...] un élément secondaire* » (p. 289). De toute évidence il n'a pas eu la finesse d'analyse de son collègue J.M. Keynes. Il ne fut pas non plus clairvoyant sur la déflagration de 1939, convaincu que le capitalisme « *n'engendre pas la guerre et ne peut reposer sur celle-ci* » (p. 379). Enfin, F. Dannequin nous paraît excessif lorsqu'il affirme que « *Schumpeter n'a pas fait école* » (p. 471), puisqu'il existe un courant qualifié de « *néo-schumpétérien* », avec notamment les figures d'Helmut Frisch, de Christopher Freeman, de Gerhard Mensch, qui ont renouvelé l'approche de Schumpeter en l'insérant dans le schéma néoclassique. Reste que le livre de F. Dannequin trouve toute sa place parmi les biographies intellectuelles des plus grands auteurs qui marqué la discipline.

Fabien Tarrit (Regards, Université de Reims Champagne-Ardenne)

fabien.tarrit@univ-reims.fr